



JEAN-MARIE BLAS DE ROBLÈS

A rebours

Bien qu'il écrive depuis 1982, le public ne l'a réellement découvert qu'en 2008 avec un roman exceptionnel, *Là où les tigres sont chez eux* (prix du roman Fnac, prix Médicis, prix Jean-Giono). Le suivant, *La Montagne de minuit*, était un peu raté, malgré beaucoup de bonnes choses. En 2014, l'auteur est de retour, gonflé à bloc : *L'île du Point Nêmo* est sans doute ce qu'il a fait de mieux, et en tout cas le roman le plus chargé d'imaginaire de toute cette rentrée littéraire. Qu'en est-il au juste ? demandent les sceptiques. C'est l'histoire de Martial Canterel, dandy à l'ancienne féru d'opium, John Shylock Holmes (descendant de l'autre), un majordome noir nommé Grimod de La Reynière et une fidèle bonne, miss Sherington, partant tous, autour du monde, à la poursuite d'un diamant obèse volé à Lady MacRae. En parallèle de ces aventures, d'autres personnages font des cigares dans le Périgord ou vendent des liseuses électroniques... Où sommes-nous ? Chez Jules Verne, Indiana Jones, Tintin, Alexandre Dumas, Borgès et Conan Doyle revus et corrigés par Raymond Roussel, Philip K. Dick et Huysmans... Quand sommes-nous ? Dans un futur proche où l'on s'exprime comme à la National Geographic Society de 1923. Des machines fabuleuses vont sous la mer et au-dessus des terres, des magiciens *old school* font leurs tours, une île étrange peut apparaître et disparaître. Maître ès prestidigitation, Jean-Marie Blas de Roblès écrit précieusement et invente comme un décadent du XIX^e. Un de Quincey des temps modernes administrant une drogue légale pour mieux supporter les blessures de l'autofiction feignasse. Un écrivain définitivement à rebours, illusionniste surdoué, escamoteur génial.

N. U.*L'île du Point Nêmo*, Zulma, 460 p., 22,50 €.

FRÉDÉRIC STUJIN POUR LE FIGARO MAGAZINE



QUARTIERS LIBRES

CINÉMA • LIVRES • SPECTACLES • AUTO • MODE • RESTAURANTS • VIN • VOYAGES

LE TALENTUEUX MR WOOD

Mais d'où sort-il, ce surdoué, pour écrire un premier roman de ce calibre (500 pages qu'on avale frénétiquement), à seulement 33 ans ? On ne sait pas grand-chose de Benjamin Wood, sinon qu'il vient du nord de l'Angleterre et que son entrée en littérature est fracassante : *Le Complexe d'Eden Bellwether* (Zulma), extraordinaire machine à la structure narrative ambitieuse, a été comparé au *Maître des illusions*, de Donna Tartt, mais on lui trouve aussi des airs de Thomas Mann (*Le Docteur Faustus*) ou des *Contes* d'Hoffmann. Difficile d'en résumer la trame sans paraître un peu réducteur : à Cambridge, un jeune homme travaillant dans un hospice de vieillards tombe amoureux d'une riche étudiante. Il se rapproche de ses amis et de sa famille, notamment de son frère, Eden Bellwether, personnage fascinant et inquiétant, persuadé de pouvoir guérir ses semblables par le simple pouvoir de la musique en suivant les théories d'un obscur compositeur baroque, Johann Mattheson. De là, Benjamin Wood échafaude une intrigue aux multiples tiroirs, dont on ne ressort pas indemne. Nous ne sommes pas les seuls à chanter les louanges de ce livre : il vient de recevoir le prix du roman Fnac 2014. **NICOLAS UNGEMUTH**

JOSEPH FORO/DPALE



Benjamin Wood donne le « la »

RENTREE LITTERAIRE Ce musicien anglais a remporté le prix du roman Fnac, première distinction de l'année, pour « Le Complexe d'Eden Bellwether », une histoire vénéneuse.

C'
FRANÇOISE DARGENT
fdargent@lefigaro.fr

est un premier roman costaud. 500 pages. Terriblement british, pour le meilleur de ce qu'on connaît : Cambridge et ses *colleges* crénelés, le ciel versatile et ses ondées intermittentes, les théières d'Assam et les scones, le tennis sur gazon. Et des conversations à foison, aussi décontractées qu'érudites, autour de la musique classique, de la psychologie, de la littérature, de la science.

Bienvenue dans le monde léché du *Complexe d'Eden Bellwether*, premier roman du Britannique Benjamin Wood. À sa sortie outre-Manche en 2012, ce livre a été jugé comme l'un des premiers romans les plus prometteurs de l'année. « Une fraîcheur et une intelligence qui laissent présager de grandes choses à venir », selon le supplément littéraire du *Times*.

En France, Benjamin Wood a reçu, hier, le prix Fnac du roman, récompense qui ouvre le bal des distinctions de la rentrée littéraire. Cet ouvrage pu-

blié par les Éditions **Zulma** a été choisi parmi une trentaine d'autres par les adhérents et libraires de l'enseigne culturelle. Ils l'ont finalement préféré à *L'Île du point Nemo* (Zulma) du Français Jean-Marie Blas de Roblès et à *Retour à Little Wing* (Autrement) de l'Américain Nickolas Butler, tous deux finalistes.

Fair-play, Benjamin Wood, 33 ans, des airs de chanteur de pop anglaise, l'est. Reconnaisant aussi : « Ce processus de sélection est très gratifiant pour un auteur. Ce sont les lecteurs qui m'ont choisi. C'est aussi mon premier prix, je suis très honoré qu'il soit français. »

« La musique pour guérir »

Les jurés sont visiblement tombés sous le charme de cette histoire vénéneuse qui met en scène un jeune infirmier anglais accédant au saint des saints, le campus de Cambridge, lorsqu'il tombe amoureux d'une étudiante en médecine. La jeune femme l'intronise dans son cercle de proches parmi lesquels son frère Eden, aussi attirant que machiavélique, qui prétend soigner les gens par le pouvoir de la musique. La musique justement, l'auteur en connaît un rayon, puis-



JOSEPH FORD/OPALE

« Ce processus de sélection est très gratifiant pour un auteur. Ce sont les lecteurs qui m'ont choisi », explique Benjamin Wood.

qu'il s'est lancé à 17 ans dans une carrière de musicien. Il compose alors les textes des chansons qu'il interprète avec son frère, mais entre les concerts, les tournées, il lui est de plus en plus difficile de trouver du temps pour écrire. Cinq ans plus tard, le voilà de retour à la fac, pour étudier l'écriture scénaristique et la photographie. Il obtient finalement une bourse pour un cursus de *creative writing* à l'université de Vancouver et se repaît dès lors d'un enseignement qui lui permet de se découvrir en écrivain de roman. Il se servira de sa passion première, la musique, pour alimenter son premier ouvrage.

« Quand je joue, j'utilise mes émotions, je ne théorise pas. Mais j'ai toujours été

intrigué par le pouvoir de la musique. Pourquoi une chanson triste peut nous bouleverser, par exemple. Ce qui m'intéressait dans ce roman était de parler de la musique autrement. J'ai eu l'idée d'*Eden* qui prétend utiliser la musique pour guérir, quelque chose qu'on peut difficilement expliquer, et j'ai decortiqué le sujet pour mon roman. »

Il s'est aussi immergé dans les lieux qu'il décrit. Comme Oscar, son personnage aide-soignant, il jette un œil bienveillant sur l'univers de la maison de retraite. Lui-même a grandi dans un de ces établissements où sa mère travaillait comme infirmière. Il se souvient d'une enfance entourée d'une foule de « grands-pères et de grands-mères » affectueux. Et comme Oscar, il a tou-

jours pensé que le monde de Cambridge n'était pas le sien. « Ce n'est pas un roman autobiographique mais quand j'ai déménagé à Cambridge pour écrire, mon expérience d'étranger plongé subitement dans un environnement très académique a joué. Ce lieu éminemment historique, enfermé derrière ses murs provoque à la fois une sorte de déférence à son encontre mais aussi un sentiment d'exclusion. Je suis né dans le nord de l'Angleterre où nous cultivons un complexe par rapport au Sud. À l'école je n'étais pas mauvais, les profs m'ont même conseillé de postuler pour Cambridge, mais j'estimais alors que ce n'était pas pour moi. Je ne suis pas allé aux entretiens. » Ce livre est une façon d'y revenir. Par la grande porte, cette fois. ■



CULTURE

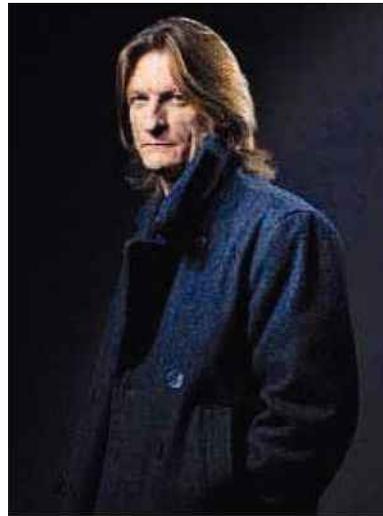
Marcus Malte: un Prix Femina surprenant

PRIX LITTÉRAIRE Les dames du Femina couronnent un mauvais garçon...ASTRID DE LARMINAT
adelarminat@lefigaro.fr

Les dames du Femina, qui ouvrent cette année la saison des prix littéraires, ont eu le courage de distinguer le roman d'un auteur que la critique littéraire et les autres jurys n'avaient pas remarqué. *Le Garçon* de Marcus Malte (qui l'a emporté par sept voix contre trois face à Nathacha Appanah) est une fresque touffue de 550 pages. Le roman brasse toute la grande histoire de 1908 à 1938, en racontant l'itinéraire d'un jeune homme mutique qui n'a pas de nom. Le livre s'ouvre sous une lumière crépusculaire. Le héros, âgé de 14 ans, transporte sur son dos décharné sa mère mourante. L'agonie dure une quarantaine de pages, après quoi le garçon brûle le corps maternel. Cette espèce d'enfant sauvage va devoir partir seul à l'assaut du monde: «*Ce qu'il va gravir maintenant n'est rien de moins que la montagne de la civilisation.*»

Oppositions paroxystiques

Ce roman brasse une foule de grands thèmes, la vie, la mort, l'amour, la guerre, la folie humaine. Le texte est frémissant d'une espèce de sacré naturaliste. L'auteur aime les allusions, les allégories, les énumérations, les oppositions paroxystiques et les sentences: «*Regarde fiston, parce qu'un jour tu ne verras plus. Écoute, parce que tu n'entendras plus. Sens, touche, goûte, étreins, respire. Qu'au moins tu puisses affirmer, le moment venu, que cette vie qu'on te retire, tu l'as vécue.*» Marcus Malte, 48 ans, publié par un petit éditeur de renom, *Zulma*, a déjà ses aficionados. Auteur d'une œuvre prolixe, romans noirs, nouvelles, livres pour la jeunesse, il avait reçu le



JOEL SAGE / AFP

Marcus Malte l'a emporté par sept voix contre trois face à Nathacha Appanah.Grand Prix des lectrices de *Elle* en 2008 pour *Garden of love*.

Le prix Femina essai a été remis à Ghislaine Dunant pour sa très bonne biographie, légèrement romancée, de Charlotte Delbo, grande résistante et témoin des camps de la mort, publiée par les Éditions de Minuit (*Charlotte Delbo, la vie retrouvée*, Grasset). Le prix Femina étranger a été attribué à un roman de l'écrivain Rabilh Alameddine, *Les Vies de papier* (Les Escales) dont l'héroïne est une vieille Libanaise fantaisiste et irrévérencieuse, passionnée de littérature.

En même temps que le jury Femina proclamait le nom de son lauréat, les jurés Goncourt dévoilaient ceux des quatre auteurs qui restent en lice pour leur prix qui sera remis le 3 novembre: Catherine Cusset (*L'autre qu'on adorait*, Gallimard), Gaël Faye (*Petit Pays*, Grasset), Régis Jauffret (*Cannibales*, Seuil), Leïla Slimani (*Chanson douce*, Gallimard). ■



« Capitalisme de surveillance » : les Gafa en accusation

COFFRINI/AFIP; MACDERMID; HILCOVNE; GRAHAM/REUTERS; SENNAUD/M. DEMEUREP/PHOTOPOR/MAXPPP



Le best-seller de l'Américaine Shoshana Zuboff, qui dénonce l'hégémonie des géants de la tech, paraît aujourd'hui en France. Aux États-Unis comme en Europe, il inspire les réflexions des pouvoirs publics pour limiter leur toute-puissance. PAGES 20 ET 21



« Capitalisme de surveillance » : les géants de la tech sur le banc des accusés

Dans son best-seller, Shoshana Zuboff alerte sur les dérives des Gafa. Elle inspire les régulateurs européens et américains.

INTERNET Et si un livre pouvait, à lui seul, perturber la marche implacable des géants de la tech ? Mettre à jour leurs ambitions, révéler leurs mécaniques cachées, redonner foi dans les vertus de la régulation ? Depuis sa sortie en janvier 2019 aux États-Unis, *L'Âge du capitalisme de surveillance* s'impose comme une arme de contestation massive face aux géants de la tech.

Publié en français ce jeudi (Éditions Zulma), traduit dans vingt-deux langues, il est aussi bien cité dans le rapport des parlementaires démocrates américains dévoilé la semaine dernière que par le commissaire européen au Marché intérieur, Thierry Breton, parmi ses recommandations de lecture. Son auteur, Shoshana Zuboff, professeur émérite à la Harvard Business School, est reçue en rock star. Pas une seule table ronde sur la tech, plus un seul livre sur le numérique qui ne cite son imposant ouvrage de 864 pages. Comme une revanche du temps long, de l'imprimé, face aux écrans, aux notifications.

Ce livre est avant tout une impressionnante entreprise de déconstruction et de conceptualisation. Oubliez tout ce que vous croyez savoir sur les Gafa. Ces entreprises nous ont fait entrer à notre corps défendant dans une nouvelle ère du capitalisme de l'information, qu'elle nomme le « *capitalisme de surveillance* ». Google le premier au

début des années 2000, Facebook ensuite, des milliers d'autres start-up et de grandes entreprises dans leur sillage, exploitent à notre insu les traces que nous laissons en ligne et dans la vie réelle. Leur but est de prédire nos comportements par le biais de l'intelligence artificielle, afin d'administrer de la publicité. La « big tech », née au cœur de la Silicon Valley, est lancée dans une logique d'accumulation de données, récoltées par les applis, les objets connectés. Elles aspirent en continu nos localisations et nos clics (notre « *surplus comportemental* ») pour en déduire nos émotions et faire de nous des pantins. « *Exiger des capitalistes de surveillance le respect de la confidentialité ou faire pression pour obtenir l'arrêt de la surveillance commerciale reviendrait à demander à Henry Ford de fabriquer à la main chaque Model T* », alerte Shoshana Zuboff.

Démantèlement

Les propos de Shoshana Zuboff résonnent auprès des pouvoirs publics, qui l'ont consultée des deux côtés de l'Atlantique. L'universitaire américaine a rencontré à plusieurs reprises à Bruxelles Ursula von der Leyen et Margrethe Vestager, et a témoigné lors de la longue enquête de la commission antitrust du Congrès américain sur le pou-



voir des Gafa. L'autorité britannique de la concurrence constate, elle, dans un rapport: «*La collecte et l'utilisation des données personnelles par Google et Facebook à des fins de ciblage publicitaire, sans que le consommateur ne puisse y faire grand-chose, est une indication de plus que ces plateformes ne rencontrent pas suffisamment de contraintes concurrentielles.*» Du Zuboff dans le texte.

Europe et États-Unis préparent leurs régulations des Gafa (voir ci-contre). Pour l'instant, les angles d'attaque se concentrent sur les questions traditionnelles d'abus de position dominante, avec en ligne de mire la menace du démantèlement. Le ministère américain de la Justice songe ainsi à séparer Google de son navigateur Chrome, parmi les options étudiées pour amoindrir la puissance du géant sur le champ de la publicité en ligne. Scinder Instagram et WhatsApp de Facebook est un scénario auquel le roi des réseaux sociaux se prépare, en arguant que le détricotage de son empire est impossible. Les pratiques commerciales sont aussi passées sur le grill des régulateurs. La Commission européenne a ouvert en juin une enquête sur les pratiques anti-concurrentielles d'Apple sur son App Store, qui contraint les développeurs à utiliser son système de paiement et à se soumettre à ses commissions.

Bruxelles veut aller plus loin avec le Digital Service Act, qui sera présenté en décembre. L'Europe entend soumettre les Gafa à une série d'obligations, comme les empêcher de favoriser leurs propres services, ou les forcer à partager les données qu'ils récoltent avec les entreprises qui utilisent leurs places de marché ou leurs magasins d'applications.

Un capitalisme « voyou »

Point, donc, de régulation du « capitalisme de surveillance » en ligne de mire. Shoshana Zuboff l'explique par l'absence d'un arsenal lé-

gislatif capable de traiter ces questions complexes de captation massive des données des consommateurs. «*Les outils des autorités de la concurrence ont été bâtis pour les entreprises du XX^e siècle*», explique-t-elle (lire ci-dessous). Le Parlement européen souhaite toutefois que le Digital Service Act intègre ces problématiques. «*La Commission doit introduire de nouvelles règles sur la publicité ciblée et le micro-ciblage fondé sur la collecte de données personnelles, et doit envisager de réguler de façon plus stricte la publicité micro-ciblée et comportementale en faveur de formes de publicité moins intrusives ne nécessitant pas un suivi intensif de l'interaction de l'utilisateur avec le contenu*», écrivent les parlementaires dans une liste de recommandations. Là encore, l'influence du travail de Shoshana Zuboff se fait sentir.

Toutefois, certains accusent l'auteur de noircir le tableau. Elle rendrait Google et Facebook plus tentaculaires qu'ils ne le sont vraiment - c'est en partie vrai -, ou épargne Apple, dont l'iPod puis l'iPhone ont pourtant permis au « capitalisme de surveillance » de prospérer. Dans les mouvances « anti-tech » plus radicales, ceux qui sont vent debout contre la 5G, on lui reproche aussi de ne pas condamner la technologie dans son ensemble. Pour elle, le « capitalisme de surveillance » est une forme de capitalisme « voyou » qui doit être régulé en urgence par les États. «*Il constitue une menace autant pour la société que pour le capitalisme lui-même*», répond-elle. ■

C.W. ET B.F.



Les PDG d'Amazon, Jeff Bezos, de Facebook, Mark Zuckerberg, de Google, Sundar Pichai et d'Apple, Tim Cook prêtent serment, fin juillet, lors de leur audition devant le comité antitrust du Congrès américain.

U.S. HOUSE JUDICIARY
COMMITTEE/REUTERS



Des félins et des lettres



- Crédits photo : ZA

Entre les chats et les écrivains, c'est une vieille histoire. Les Éditions Zulma perpétuent la tradition avec ce livre à six mains (Ananda Devi, Hubert Haddad et Carole Martinez) et un œil, celui de Mélanie Le Bris. Depuis des années, cette dernière tente de capter les chats dans son objectif. «Ils m'ont ouvert la porte de leur monde et je les ai suivis de l'autre côté du miroir», dit-elle joliment. Le noir et blanc de ses photographies ajoutent une part de mystère. Les écrivains donnent une voix forte et intimiste à l'album. Haddad résume bien l'esprit: «Mélanie Le Bris, à rebours de l'anthropomorphisme animalier dominant, explore un monde sauvage, que nous côtoyons tous en coloniaux ingénus. Point chez elle de ces minets, greffiers et pattes-pelus chers aux menus agréments bourgeois. La sauvagerie, à notre dimension, c'est tout ce qui nous échappe, ce qui ne saurait être dompté ou apprivoisé.»

Dans l'œil du chat (<http://evene.lefigaro.fr/livres/livre/melani-le-bris-ananda-devi-hubert-haddad-carole-martinez-dans-l-5320016.php>), Photographies de Mélanie Le Bris, textes d'Ananda Devi, Hubert Haddad et Carole Martinez, Zulma, 144 p., 22 €.